
Français laïcs et pourtant juifs: identité et territoire

Régine Dhoquois-Cohen

Les juifs constituent en France environ 1,1% de la population française. La rédactrice de ce texte s'arrête dès ce premier énoncé et s'interroge sur la définition du terme "juif". comment peut-on recenser le nombre de juifs? Sur quels critères? Seuls les critères religieux semblent correspondre à une quelconque réalité scientifique. Et pourtant, si personne ne sait exactement répondre à la question "Qui est juif?", les juifs laïcs français existent bel et bien. Sur quels éléments repose leur identité? Quelles sont les composantes de leur être juif? C'est à ces questions que nous avons voulu répondre dans le cadre de ce numéro sur les replis identitaires. Nous sommes six femmes, membres de l'AMIRATZ, l'Association des Amis du Mouvement pour les Droits Civiques et la Paix en Israël, créée fin 1989 à Paris. Six femmes non religieuses, vivant en France et vivement critiques par rapport à la position des gouvernements israéliens, notamment sur le processus de paix.

La question est essentielle en ces temps de nationalismes exacerbés. Tous les êtres humains ont besoin de se référer à des racines et personne n'y échappe. Le dérapage dangereux se produit quand de la manifestation saine d'une identité on passe au repli identitaire, à la fermeture vis à vis de l'Autre.

Parmi les attitudes possibles vis à vis de son identité, figure la haine de soi-même. La rupture peut être extrêmement violente. À la fin de sa vie, Freud dans "*Moïse et le monothéisme*", alors même qu'il a dû quitter Vienne pour l'Angleterre tente de prouver que Moïse n'était pas juif mais égyptien, niant au peuple juif son ancêtre, Marx est souvent au bord de l'antisémitisme. Quant à Durkheim, quand il évoque le judaïsme c'est pour en faire une religion inférieure. Enfin Spinoza, sera excommunié par la communauté juive pour avoir osé renier le Dieu personnel des monothéistes en construisant une philosophie de l'Être comme principe même de l'Univers. On pourrait sans doute multiplier les exemples de ces ruptures violentes avec l'identité juive.

Entre la rupture violente et le repli identitaire, y-a-t-il une place pour d'autres attitudes qui, sans nier l'importance des racines, s'efforce à la mixité, donc à la compréhension des autres cultures?

Avant d'aborder ce rapport spécifique à la judéité de certains juifs, il paraît nécessaire de donner quelques éléments d'information sur la "communauté" juive organisée en dehors du Consistoire central israélite de France qui représente sa composante religieuse.

Le CRIF (Conseil représentatif des institutions juives de France), a été créé en 1943 dans la clandestinité. Une soixantaine d'organisations en étaient membres en 1991, représentées selon leur importance par une personne (Identité et Dialogue par exemple ou encore le Centre de documentation juive contemporaine) ou six personnes (le Fonds social juif unifié par exemple). Sa charte a été adoptée en janvier 1977. Les éléments essentiels de cette charte sont les suivants :

— Justice et libertés: "Au nom de son expérience de la persécution et du malheur, la communauté juive de France entend défendre les droits de l'homme, lutter contre toutes les formes de racisme et d'oppression et pour la liberté d'expression de toutes les différences socio-culturelles."

— Présence du judaïsme: "Dans un esprit de pluralisme, le judaïsme — sous tous les aspects — doit pouvoir s'exprimer au sein de la communauté nationale."

— Liens avec Israël: "Un attachement de près de 4000 ans lie l'âme juive à la terre d'Israël et à Jérusalem. Ce lien historique, spirituel et vital explique que la communauté juive de France reconnaisse en Israël l'expression privilégié de l'être juif. Toute menace à l'existence de l'Etat d'Israël est vécue par la communauté juive comme une atteinte à son intégrité, à sa "mémoire collective", à sa foi, à son espérance et à sa dignité."

— Solidarité contre la violence et en particulier contre la violence terroriste et solidarité contre les persécutions.

Le CRIF, même "s'il est conscient de la diversité d'opinions et de situations des juifs de France", et "s'il entend respecter et faire respecter leurs libres opinions individuelles", tient aussi à "affirmer les lignes de cohésion de la communauté juive de France, sa fidélité à son identité historique et morale, à ses épreuves, à sa foi inaltérable en une société plus juste, plus solidaire et plus pacifique."

Curieusement, alors même qu'elles peuvent se reconnaître — pour une majorité d'entre elles — dans la Charte du CRIF, les juives laïques (que nous sommes) ont un rejet presque viscéral de la communauté organisée. Elles réagissent violemment quand les médias évoquent les réactions de "la communauté" à tel ou tel événement. Par exemple, Martine (27 ans) exprime ainsi cette réaction: "*Me sentir juive n'implique aucun sentiment d'appartenance à la communauté juive, parce que cette communauté est mythique, elle est composée d'éléments très disparates. Il y a un décalage entre la physionomie très concrète*

de la société française et les institutions représentatives qui tentent de créer ce mythe et de se donner des porte-parole dans lesquels je ne me reconnais pas." Plus largement, toutes disent qu'elles ne supportent pas qu'on parle en leur nom et ajoutent qu'elles ressentent un certain malaise dans les centres communautaires, ou chaque fois que cette communauté organisée essaye de les impliquer davantage. Et c'est encore Martine qui exprime cet agacement ressenti fortement par nous toutes : *"J'étouffe dans un groupe. Dans la presse juive, il n'y a que des informations juives. Ce qui m'intéresserait c'est un regard juif sur l'actualité — quelle qu'elle soit — C'est de l'égoïsme. Par exemple, au centre communautaire où j'apprends l'hébreu, on nous a dit que quand nous souhaitons de joyeuses fêtes, il fallait absolument nous référer précisément à Hannouka car sans cette citation, les gens pourraient penser que nous fêtons les autres fêtes."* Et Sylvette (62 ans) conclut : *"Le sectarisme ne devrait pas faire partie de l'éthique juive."*

Ce rejet des institutions soi-disant représentatives des juifs, n'empêche nullement ces six personnes — dont la rédactrice de cet article fait partie — de se sentir profondément juives, chacune à leur manière, en fonction de leurs histoires et de leur personnalité. Seule l'une d'entre nous affirme ne pas se sentir juive, puisque être juif, c'est être religieux. Mais elle ne nie pas ses origines, comme on va le voir dans les courtes citations extraites du débat consacré à cette tentative de rendre visible ce qui nous réunissait.

Les six personnes qui ont participé à ce débat ont entre 25 et 65 ans. Si leurs familles respectaient dans l'ensemble les fêtes juives, elles se déclarent toutes athées. Elles ont peu ou pas du tout fréquenté dans leur enfance les centres communautaires. Elles sont violemment critiques, il faut le répéter, vis à vis de la politique intérieure et extérieure d'Israël. Leurs itinéraires vont de Paris à Jérusalem en passant par Le Caire, Alger ou la Lituanie. Elles n'ont aucune prétention à représenter *les juifs laïcs* mais leurs réactions sont probablement très symptomatiques d'une certaine catégorie de juifs, épris de culture française, attachés à la diaspora, rétifs vis-à-vis de toute idée de groupe homogène mais bien décidés à transmettre quelque chose de leur judéité et aussi profondément liés — même négativement — à l'Etat d'Israël. C'est la force et les contradictions de cette recherche d'identité que je voudrais ici tenter de faire comprendre. Le dialogue passe par cette compréhension

La mémoire: les histoires et leur transmission

Nicole: *"J'ai appartenu au DROR (mouvement de jeunesse lié au parti travailliste) quand j'étais petite. C'était très prenant. Tout était centré vers Israël et notre Alya vers un Kibboutz. Nous avions des*

noms hébreux. Nous jouions à la guerre il y avait les méchants Arabes et les gentils Juifs. Nous étions laïcs mais nous fêtions les fêtes juives. Ma grand-mère était croyante et je parlais yiddish avec elle. Mes parents l'étaient très peu. Après cet épisode du DROR, j'ai occulté tout cela, le judaïsme, Israël, je me suis mariée à un non juif. Cela ne m'a pas préoccupée pendant des années. Ce n'est qu'il y a quatre ou cinq ans, lors d'un voyage en famille en Israël, que j'ai ressenti fortement un électrochoc. Ma vie juive avait été en veilleuse et tout d'un coup, j'avais de nouveau un fort sentiment d'appartenance, même si j'avais aussi un recul critique."

Sylvette: "Je suis née au Caire en 1930, dans une famille juive très pratiquante. Moi, j'ai essayé de croire, mais ça n'a pas marché jusqu'à l'âge de 18 ans. J'allais au lycée français, ma culture était une culture française. Je ne me souviens pas d'un seul acte, d'une seule parole antisémite à notre égard. C'est plus tard en France que j'ai découvert l'antisémitisme. Et puis en 1948, la vie en Egypte est devenue difficile pour beaucoup de juifs. J'avais 18 ans et je voulais faire des études. J'étais mariée avec un juif égyptien aussi athée que moi. Notre but était de venir en France faire des études, mais la France n'a pas voulu nous accueillir. Le seul pays ouvert était Israël. On nous disait : "Vous avez un pays maintenant, allez-y!" Nous sommes partis en Israël où nous sommes restés un peu plus de trois ans: la vie était difficile et nous n'avons pas pu faire d'études. Là-bas, j'ai été choquée par beaucoup de choses, le départ des Arabes, leurs maisons reprises, etc. Finalement, nous avons pu venir en France et nous avons été naturalisés plus tard. Là aussi, la vie a été dure au début, mais je retrouvais ma vraie patrie, ma culture, ma langue. Je ne me sens pas juive parce que pour moi, être juif, c'est être religieux. Il n'y a pas d'autre définition de la judéité. Mais je n'ai jamais oublié Israël et surtout la situation des Arabes en Palestine. C'est pour cela que j'ai voulu militer pour la paix après ma retraite. Mais je ne suis impliquée dans ce problème que du fait de mes origines. Je ne sais pas ce que c'est que la culture juive."

Ruth: "Mon père est né en Lituanie. Il était le frère du grand rabbin de Lituanie, il a étudié dans une yeshiva puis a décidé de partir, à Berlin d'abord et puis en France. Il n'était plus croyant. Je suis née en France. Nous étions très intégrés en France. Mes parents ont fait la queue pour avoir l'étoile juive. Après la guerre, pour moi et mes amis, tout se passait comme s'il y avait un choix. La Palestine ou le communisme. J'ai choisi la Palestine. J'y ai fait la guerre et j'y ai vécu 14 ans. Puis je suis venue m'installer en France. J'ai la double nationalité et une bonne partie de ma famille vit là-bas. Je me suis remariée à un non juif. J'ai travaillé pendant des années pour les juifs

d'URSS, mais je me suis toujours sentie étrangère à la communauté organisée."

Martine et Emmanuelle ont environ 26 ans, sont nées en France de parents juifs originaires d'Algérie. Elles ne sont pas croyantes, disent être profondément attachées à la culture française et à une certaine identité juive qui passe par l'Etat d'Israël.

Quant à moi, rédactrice de cet article, je suis née en France de parents juifs, j'ai passé ma petite enfance à Toulouse. Mon père originaire d'Algérie était croyant mais nous le cachait. Ma mère, née en France d'une famille roumaine immigrée était athée, mais parlait yiddish avec sa grand mère. A 82 ans, elle dit se sentir plus juive que française même si elle dit aussi "*détester les juifs vantards et bavards*". Mon enfance a été bercée d'histoires sur la guerre, de débats interminables sur l'appartenance de X ou Y à la communauté alors même que mes parents n'avaient aucun lien avec la communauté, n'avaient jamais été en Israël et ne souhaitaient qu'une chose: qu'on les oublie en tant que juifs. Je me suis mariée à un non juif et ma fille de 23 ans, dit se sentir juive par la mémoire. Petite, elle écoutait pendant des heures sa grand-mère lui raconter notre vie pendant la guerre.

Six vies banales, mais singulières. Six histoires différentes. Trois générations. a priori, tout nous sépare et pourtant nous nous retrouvons dans un groupe de juifs luttant pour la paix, et profondément concernées par la sécurité d'Israël.

Ces six histoires singulières ont toutes rencontré l'Histoire réelle ou racontée. Cette histoire-là est difficile à occulter. Elle nous poursuit, nous colle à la peau, hante nos mémoires. Et c'est l'Histoire au travers de nos histoires particulières que nous ne voulons pas oublier.

La nécessité de transmettre

Ruth: "*Quand nous étions en France, mon père qui avait rompu avec la religion, était préoccupé par l'éventualité d'un mariage mixte pour moi. A l'époque, je ne comprenais pas bien pourquoi. Maintenant, je comprends ce qui l'inquiétait. Il transportait le peuple juif avec lui, il en portait l'humanité et la culture. Il fallait que j'en assure la continuité. Par rapport à mes parents, il n'y a pas de continuité si ce n'est celle que j'introduis moi. Je porte le judaïsme de mes parents.*"

Martine: "*J'ai souvent pensé au mariage mixte, est-ce que ma responsabilité n'est pas là? Je ne veux pas que la continuité dont je suis porteuse prenne fin.*"

Sylvette: "*Je ne renie pas mes origines. Je suis née juive. Je les*

revendique. Seules ces origines constituent ma judéité."

Régine: "J'ai passionnément voulu que ma fille connaisse l'histoire de ma famille. Ma mère a raconté pendant des heures à ma fille dès qu'elle a eu l'âge de comprendre ces histoires, faites d'exil, de fuite, de peur, d'humiliations et la petite Anne ne se lassait pas de ces histoires. Maintenant, elle dit ne se sentir juive qu'à certains moments (Carpentras, par exemple), ne jamais en faire état pour se définir, mais elle dit aussi vouloir transmettre cette histoire à ses enfants, pour ne pas oublier."

La seconde composante de cette "identité" est essentielle. Elle a un nom, Israël. Cette référence est faite d'attirance, de doute et de rejet. Elle est forte, mais contradictoire.

La force de la référence à Israël

L'attirance

Emmanuelle: "Israël me permet d'exprimer mon judaïsme sans passer par la religion. Pour moi, Israël comble un problème d'identité... Avant de partir en Israël, à l'âge de 17 ans, je ne mangeais pas de porc et tous mes copains se moquaient de moi. Depuis que j'ai vécu en Israël, je n'ai plus besoin de telles pratiques pour me sentir rattachée à quelque chose de juif."

Nicole: "Après mon voyage en Israël, j'ai eu comme un électrochoc. Mon sentiment d'appartenance à quelque chose de juif passe par Israël. S'il n'y avait pas Israël, je n'aurai pas fait ce pas vers un groupe de juifs. Le retour à des valeurs juives, c'est le retour vers un passé, une histoire. Israël, c'est le passé et l'avenir. C'est le contraire d'un repli passéiste"

Martine: "Les religieux en France pourraient vivre sans Israël; ils n'en ont pas besoin pour nourrir leur identité. Pour moi, laïque, Israël c'est l'entrée du judaïsme dans la modernité. Au fond ma forme de religion, c'est la défense d'une certaine idée d'Israël. C'est comme si l'Etat sauvait une partie du peuple. Et puis Israël se définit comme un Etat juif.. J'en suis potentiellement citoyenne... Je me sens responsable de ce qui s'y passe."

Ruth: "Israël a été mon Etat et le reste. J'y suis attachée. Pour moi, c'est une terre d'accueil et donc ma responsabilité vis à vis de ce qui s'y passe est engagée. Et puis c'est un pays intense, inquiet, mélangé. Tout a changé pour les juifs avec la naissance de l'Etat. La continuité est assurée."

Israël devient ainsi une sorte de substitut de la religion, dans la construction et la consolidation d'une identité juive.

Mais pour toutes, cet attachement à Israël ne va pas sans contradiction. C'est aussi à cause de cette relation forte qu'il est nécessaire de lutter pour que Israël ne s'éloigne pas trop d'une certaine éthique. C'est au nom de cette "éthique" que la relation à Israël est pour d'autres conflictuelle.

Le conflit

Sylvette: *"Quand je vivais en Israël, j'ai toujours été révoltée par la situation des Arabes en Palestine. J'ai connu des Arabes là-bas, en 1948. Ce problème m'a toujours accompagné. Ce n'était plus des juifs qui construisaient cet Etat, c'était des Israéliens. Je n'étais pas partisane de la création de l'Etat d'Israël. Mais il existe maintenant. C'est un fait. Et j'ai toujours pensé que l'épanouissement de cet Etat passait par la solution du problème palestinien. Israël prétend parler en notre nom. Israël fait semblant de nous donner une appartenance. Je refuse qu'on parle en mon nom. Ce n'est que le jour où Israël ne se définira plus comme un Etat juif qu'il résoudra ses problèmes. Comment se définir ainsi avec 800 000 Arabes israéliens? C'est difficile pour les juifs d'acquérir en si peu de temps une culture nationale. Ce que j'espère, c'est que quand il n'aura plus à se défendre, il n'aura plus besoin de s'affirmer comme un Etat juif."*

Régine: *"Je n'ai jamais eu envie d'aller vivre en Israël et quand j'y vais, je m'y sens à la fois bien et mal. Bien, parce que, le nous est rassurant, chaleureux. Mal, parce que le nous est fermeture, fausse identité. J'ai fait mienne, il y a longtemps, cette phrase de Richard Marienstrass. "La culture juive a survécu par la dispersion et non malgré elle". Le nomadisme symbolisé par la diaspora est pour moi une valeur — et pas seulement pour les juifs — la preuve s'il en était besoin, qu'une culture peut survivre sans territoire, sans drapeau, sans armée. L'Etat est enracinement. Il pourrait cette culture diasporique. Il la pourrait d'autant plus que pour exister, il est obligé d'opprimer un autre peuple. Mais curieusement, cette position ne se traduit pas par une indifférence vis à vis d'Israël, plutôt par une colère, comme la colère que l'on a contre quelqu'un, que l'on voudrait aimer et qui ne cesse de vous décevoir. Israël est l'un des lieux de la diaspora, qu'a contribué à créer la folie nationaliste et religieuse — qui n'est pas un apanage de l'Occident "impérialiste" — et aucun juif ne peut se sentir vraiment indifférent à son égard. Les réactions indignées de quelques intellectuels se réclamant de leur judéité (dont j'étais) en 1982, contre l'invasion du Liban-sud par Israël, se référaient à la "dignité du peuple juif" et à "son respect séculaire de la vie humaine et du droit des gens." Or, pour beaucoup d'entre eux, ils n'avaient jusqu'à ce jour manifesté aucun intérêt spécifique pour Israël."*

Dans la construction ou la recherche d'une identité culturelle, la transmission de la mémoire paraît évidente et non problématique. Se souvenir de ses racines, de son histoire, de ses rites, de sa cuisine... et vouloir les transmettre relève du minimum identitaire, sans lequel, le risque est grand de se défaire, de ne pas réussir à se situer. Personne ne devrait renier ses racines au nom d'un universalisme simpliste.

Les choses se compliquent quand l'identification passe par un Etat-nation. L'Etat d'Israël devient, dans certains discours, le substitut de la religion. Ce passage obligé par Israël — positivement ou négativement — serait pour nombre de juifs français laïcs, ce qui leur reste pour ne pas douter de l'avenir de leur identité culturelle.

Il est difficile d'expliquer cette obsession de beaucoup de juifs par rapport à Israël, mais il est essentiel de la connaître et d'être prudent avant de la considérer comme "réactionnaire". Quand la religion en tant que repère identificatoire disparaît, quand la culture s'éloigne au gré des mariages mixtes, quand la mémoire s'estompe, reste l'antisémitisme toujours latent et qui n'en finit pas de renaître. Même s'il faut sérieusement relativiser l'antisémitisme, en France notamment, on ne peut toutefois ignorer le risque couru par les juifs en Israël. L'insécurité d'Israël n'est pas qu'un prétexte politique facile pour éviter toute vraie négociation de paix. Le programme de Hamas (mouvement islamiste palestinien des territoires occupés) en la matière est clair et sans ambiguïté. Il s'agit bien d'une volonté de détruire Israël. Dire cela ne signifie pas que l'on approuve les bannissements ou la politique systématique de répression envers les Palestiniens. Mais, aucun peuple ne pourrait admettre de telles positions dans la sérénité la plus absolue. Et le Professeur Leibowitz a raison de dire que le seul lieu dans le monde où le peuple juif soit véritablement en danger est Israël. Comment dans ces conditions demander aux juifs qui refusent de nier leurs racines, leur histoire, de ne pas se préoccuper du sort de ces juifs-là.

Mais là où cette référence constante et obsessionnelle à la sécurité d'Israël devient insupportable, c'est quand elle en arrive à masquer l'insécurité de tous les Autres et en particulier celle évidente des Palestiniens. C'est aussi quand, par un réflexe purement nationaliste, certains juifs ne s'intéressent plus qu'à la mort de l'un des leurs. Ici s'arrête la compréhension. Ici commence la fermeture avec son cortège de massacres, de racismes et de nationalismes devenus fous. La frontière peut être rapidement franchie entre la manifestation vivante et parfaitement justifiée d'une identité culturelle et le repli identitaire qui implique — implicitement ou explicitement — la supériorité d'une catégorie d'êtres humains par rapport à d'autres.

L'histoire bégaie et d'un bout à l'autre de notre planète, toutes sortes de nationalismes apparaissent. Chaque ethnie, ou plutôt les leaders de

ces ethnies, veulent camper seuls sur leur bout de territoire. Dans ce contexte terrifiant, peut on continuer à rêver à la possibilité d'exister pour des peuples sans Etats? Au risque de paraître désuet, il faut affirmer cette revendication, qui est aussi une revendication d'ordre juridique. Car la peur de perdre son identité n'est pas un simple phantasme. Le dialogue égalitaire avec l'Autre n'est possible que si chacun dans ce dialogue est sûr de son existence, conscient de son histoire et de sa culture, sûr aussi que son identité n'est pas niée par son interlocuteur.

Je laisse les mots de la fin à Anne, 23 ans, issue d'un mariage mixte, parce que son discours est porteur d'avenir :

"Je me sens juive par moments, quand les juifs sont menacés, mais je pense qu'à ce moment là tout le monde devrait se sentir juif, comme tout le monde devrait se sentir bosniaque ou palestinien. Si seuls les juifs sont concernés par ce qui arrive aux juifs et les Bosniaques par ce qui leur arrive... alors il y a quelque chose qui ne va pas, un risque de fermeture. Mais en dehors de cela, je ne me sens pas appartenir au peuple juif et je ne vois même pas ce que cela peut vouloir dire. Quel rapport y a-t-il entre le juif éthiopien qui vient du fond du désert et Woody Allen? Quand je vais en Israël, je ne supporte pas le comportement de certains Israéliens, racistes et grossiers, qui se croient tout permis parce qu'ils ont souffert précédemment. D'autres gens ont souffert et souffrent. Bien sûr, je veux transmettre cette mémoire d'exclusion et je ne veux pas oublier mais je refuse le nous rassurant certes, mais dans lequel je ne veux pas me faire prendre. Je me tiens à distance de ce nous communautaire et il m'arrive de trouver injuste d'attacher plus d'importance à mes origines juives qu'à mes origines françaises et chrétiennes."

Je souhaite que ces quelques réflexions ne soient pas seulement considérées comme une réflexion de juifs sur l'identité, mais comme une réflexion générale sur l'identité et les risques du repli identitaire.

Régine Dhoquois-Cohen est maître de conférences à l'Université Paris VII Jussieu.

Cet article, s'il a été rédigé par Régine Dhoquois-Cohen, résulte de la réflexion commune de plusieurs personnes que je remercie ici : Emmanuelle Cohen, Anne Dhoquois - Ruth Fein, Sylvette Russo, Nicole Schnitzler, Toulouse et Martine Timsit.